



Dominique de Miscault  
ddemiscault@gmail.com

Paris, le 10 février 2013

## L'ABSURDE ? A l'attention d'Anna Kostikova ! Pour le TÊT

Quand est évoqué le mot *absurde*, je ne peux qu'être fascinée et en même temps troublée. D'autant plus, Anna, que je ne sais pas vraiment même si je le devine dans quel contexte tu m'as posé cette question et surtout à quelles fins ? Nous étions dans une conversation tendue, avec Léna, concernant sa thèse, son avenir et l'avenir de l'œuvre de Lobanov et de *ma* Fondation en Russie... En effet la situation est absolument absurde à cause des enjeux mercantiles de certains, méticuleusement cachés sous des aspects plus ou moins philanthropiques. Nous vivons sans doute toi et moi aujourd'hui, des situations absurdes et cet échange voudrait nous reconforter ! Mais l'*absurdité* fait aussi sans doute partie de ton programme ! C'est donc sous la forme d'une lettre et non d'une dissertation franchouillarde, exercice dont j'ai perdu la dextérité, que je vais te répondre, ce qui m'épargnera un effort dont tu n'aurais sans doute que faire ! Une façon pour nous deux d'échanger à bâtons rompus sur la *connerie* ambiante, sans doute révélatrice de systèmes de pensée caduques en pleines déliquescences. Nos pays, aussi bien en Occident qu'en Russie (même si une partie non négligeable de ton pays est en Europe) avancent sans repères et les valeurs fondamentales y sont bafouées car le vocabulaire (communément accepté) les explicitant est figé dans un passé refoulé.

L'absurdité est, à mes yeux le champ de tous les possibles, car dans le tohu bohu général de nouvelles *saveurs* apparaissent, mais il faut néanmoins ébranler le mur et l'abattre ce qui s'est passé le 9 novembre 1989, sinon, nous ne nous serions sans doute pas rencontrés, même si j'ai étudié l'histoire et le russe en seconde langue et que j'ai balbutié le russe à partir d'un livre *magyar* que j'ai toujours, et qui était destiné à l'apprentissage du russe par les petits hongrois colonisés.

Je pense aussi à tes étudiants et pour illustrer l'absurdité, d'emblée, deux figures d'à peu près la même génération se sont imposées à moi : j'opposerai volontiers le Chantre de la philosophie de l'absurde qui est chez nous, Albert Camus et Alexandre Pavlovitch Lobanov qui passa un peu moins de 60 ans dans un hôpital psychiatrique de campagne qui fut son refuge et le cadre de sa création, tout en balayant à grands traits les quelques œuvres remarquables qui traitent du sujet.

Je vais m'attacher à dénoncer dans ces quelques trop courtes pages la situation d'absurdité, voire la mascarade où mènent les mensonges ou les détournements de la vérité pour justifier des fins qui sont le plus souvent de l'ordre de la pensée totalitaire dans le sens où ce « système » n'admet aucune opposition organisée. Cet état d'esprit qui tente de s'immiscer jusque dans la sphère intime de l'être, en imposant à tous les citoyens l'adhésion à une idéologie obligatoire, hors de laquelle ils sont considérés comme ennemis de la communauté : pensée humaine tronquée qui met en place un appareil policier recourant à l'intimidation, voire à la terreur, encourageant une direction centrale de l'économie, un monopole de fait des moyens de communication de masse et un monopole de la contrainte au besoin armée.

L'artiste face à cette *indigence* n'a d'autre choix que de se mettre en péril et d'exprimer son désarroi. Parfois il s'en sort la tête haute le plus souvent il est annihilé. Albert Camus, volontairement et Alexandre Lobanov ont créé chacun à leur mesure une *œuvre* sur lesquelles nous pouvons nous appuyer pour dénoncer un système obsolète.

Sens ou non-sens ? Quel est le sens ? Comment détourner le non-sens et de quel sens s'agit-il ?  
Le serpent de l'année s'en mord la queue !

Comme je te l'annonçais plus haut je confronterai pour finir deux expressions extrêmes, l'une française l'autre russe mais avant, passons par *la Ferme des animaux* (Animal Farm) qui est un apologue écrit par George Orwell (1903-1950) en 1945 et traduit en français en 1947, qui se voulait similaire à la *tragédie* de l'URSS. *La Ferme des animaux* décrit une ferme dans laquelle les animaux se révoltent puis prennent le pouvoir et chassent les hommes, à la suite des abus de ceux-ci à leur égard. Il s'agit d'une fable animalière par laquelle Orwell propose une satire de la révolution russe et une critique du *stalinisme* ; le *stalinisme* comme l'idéologie et la pratique politique de Joseph Staline, secrétaire général du Parti Communisme de l'Union Soviétique puis secrétaire général du Parti, puis, par extension, de ses partisans ou de ses émules, qualifiés de staliniens. Le point de vue adopté par George Orwell n'est cependant pas objectif et purement occidental, l'auteur fait une synthèse des méthodes appliquées sous le régime Stalinien, il permet au lecteur de mieux saisir l'état d'esprit des dirigeants et le sens des décisions prises. Les pratiques sont communes à toutes les dictatures : - Le culte de la personnalité, - La diabolisation de l'ennemi utilisé comme outils de propagande pour créer la cohésion, - Les volontés expansionnistes, - L'art au service de la propagande.

À l'origine, George Orwell avait écrit une préface pour cette allégorie dans laquelle il se plaignait de la censure de son livre par le gouvernement britannique et comment celui-ci supprimait les critiques contre l'Union soviétique, son allié pendant la Seconde Guerre mondiale. « Ce qu'il y a de plus inquiétant dans la censure des écrits en Angleterre, c'est qu'elle est pour une bonne part volontaire... Quiconque a vécu quelque temps dans un pays étranger a pu constater comment certaines informations, qui normalement auraient dû faire les gros titres, sont ignorées par la presse locale, non à la suite d'une intervention du gouvernement, mais parce qu'il y avait eu un accord tacite pour considérer qu'il « ne fallait pas » publier de tels faits. Ironiquement, la préface fut elle-même censurée et n'est pas publiée dans la plupart des éditions du livre. En 1949, peu avant sa mort, G. Orwell publie *1984*, son roman le plus connu. *La Ferme des animaux* et *1984* ne peuvent cependant se résumer à l'analyse du socialisme dévoyé et du stalinisme, ni à la critique des totalitarismes de son temps.

George Orwell, est anglais, il est né le 25 juin 1903 à Motihari (Inde anglaise, aujourd'hui en Inde) il meurt le 21 janvier 1950 à Londres. Comme chez Camus son œuvre est marquée par ses engagements, qui s'inspirent de sa vie personnelle : contre l'impérialisme britannique, après avoir été nommé représentant des forces de l'ordre colonial en Birmanie ; pour la justice sociale et le socialisme, après avoir partagé les conditions d'existence des classes laborieuses à Londres et à Paris ; contre les totalitarismes nazi et soviétique, après sa participation à la guerre d'Espagne.

Témoin de son époque, Orwell est dès les années 1930 - 40 chroniqueur, critique littéraire et romancier.

Il serait difficile de passer sous silence un autre écrivain célèbre, Franz Kafka, qui dénonce l'annihilation de la nature humaine, comme dans le dicton français « qui fait l'ange fait la bête ». Kafka, écrivain majeur du XX<sup>e</sup> siècle est tchèque de langue allemande et juif, il est né le 3 juillet 1883 à Prague et il meurt le 3 juin 1924 à Kierling (Autriche). Dans l'œuvre de Kafka l'homme est déraciné, symbole des temps modernes, arraché à sa terre natale. Cette angoisse qui suinte dans toute l'œuvre de Kafka ne serait-elle qu'une tentative, un piètre combat avec des « forces

supérieures », initiative d'un seul individu, qui a le privilège de pouvoir choisir et se sent responsable ? Kafka est très connu pour ses romans *Le Procès* et *Le Château* mais aussi pour la splendide nouvelle *La Métamorphose*, caractérisée par une atmosphère glauque, sinistre, fabuleusement noire comme l'insecte géant où la bureaucratie et la société impersonnelle ont de plus en plus de prise sur l'individu. Etrangeté rime-t-elle ici avec absurdité ! *La Métamorphose* est une allégorie publiée en 1915. C'est l'histoire d'un vendeur qui se réveille un matin transformé en un « monstrueux insecte ». Les interprétations sont multiples, jusqu'à trente et sans doute plus, ce qui témoigne de l'impact de la nouvelle qui en toute poésie évoque le traitement social d'individus différents. L'insecte terrifiant ne symboliserait-il pas le désespoir qu'engendre une mise à l'écart ? Comme ces SDF, pouilleux et puants, venant pour la plupart de l'Est voisinant avec les malades mentaux abandonnés sur les trottoirs français, comme de nouvelles races d'insectes ?

Plus près de nous, encore, un solitaire dans l'espace et le temps, Albert Camus qui est né le 7 novembre 1913 à Mondovi près de Bône (actuellement Annaba), dans le département de Constantine à la pointe Nord Est de l'Algérie, il meurt le 4 janvier 1960 dans l'Yonne un département à 150 km au sud de Paris. Camus est non seulement écrivain mais aussi philosophe, et dramaturge. [http://mael.monnier.free.fr/bac\\_francais/etranger/viecamus.htm](http://mael.monnier.free.fr/bac_francais/etranger/viecamus.htm) Il entre en Résistance dans le réseau *Combat*, devient par la suite rédacteur en chef du journal dont il sera l'âme jusqu'en 1947. Journaliste prenant fait et cause dans tous les combats de l'après-guerre, il les affronta avec sa chair et volontairement : il dénonça les inégalités qui frappaient les musulmans d'Afrique du Nord et la caricature du pied-noir exploiteur. Il prit le parti des espagnols exilés républicains, il dénonça les victimes des Goulags soviétiques. Il critiqua vivement le *totalitarisme*, concept forgé au XXe siècle et se réalisa durant l'entre deux guerres. Le *totalitarisme* signifie étymologiquement « système tendant à la totalité », représentant les régimes à parti unique qui n'admettent aucune opposition organisée (ce qui n'a jamais été le cas au Vietnam, ni en Chine aujourd'hui), dans lequel l'Etat tend à confisquer la totalité des activités de la société. Anti totalitaire, l'œuvre de Camus est profondément humaniste et fondée sur la prise de conscience de l'absurdité de la condition humaine et la révolte qu'elle fait naître. La révolte comme sens à la vie ? Pourquoi la vie de Camus ne fut-elle pas étudiée ? Pourquoi aura-t-il fallu 18 ans pour que les premiers biographes osent s'y atteler ? Les combats à mains nues pour plus d'humanité de Camus déconcertaient-ils à ce point ? Ses combats étaient-ils trop *sensibles* car directement en phase avec la guerre d'Algérie et le parti communiste français ? Ou tout simplement, la lâcheté des uns mettait trop en lumière la clarté de vue et le courage de l'écrivain ? Dès ce moment les jalousies se coalisaient contre l'auteur qu'ils n'ont pas réussi à réduire au silence. Son œuvre a parlé, il reçut le Prix Nobel de littérature en 1957, sa réputation et son influence restent aujourd'hui encore grandes dans le monde.

Naturellement proche de l'existentialisme, Albert Camus s'en sépare pour attacher son nom à une doctrine personnelle, la philosophie de l'absurde, définie dans un essai sur l'absurde (1942) *Le Mythe de Sisyphe*, reprise en 1942 dans *l'Etranger*. *L'Etranger* met en scène un personnage-narrateur, Meursault, vivant en Algérie comme Camus. Meursault reçoit un télégramme lui annonçant la mort de sa mère. Il n'adopte pas l'attitude du fils qui vient de perdre l'être le plus proche, sa mère. Le héros ne pleure pas, ne veut et ne peut pas simuler un chagrin qu'il ne ressent pas. Nous savons que Camus élevé par une mère, quasi analphabète et harassée de travail n'eut que peu de contacts affectifs avec elle. Après l'enterrement ce sont les retrouvailles au bord de la mer, avec une amie Marie, qu'il ne tarde pas à humilier car elle est Maure... Il s'immerge dans la mer. Trahison, bagarres, plage, mort sont les maîtres mots de ce roman. L'assassin Meursault n'éprouve ou ne manifeste aucun regret. La strate affective s'est effacée, il a la tête brûlée par le soleil. Avant sa mort, le condamné finit par trouver la paix dans la sérénité de la nuit. La *nausée* surgit là au-delà de tout sentiment. L'auteur est confronté à l'absurdité d'un monde auquel dans sa grisaille des jours sans relief se répètent. Peut-on avancer que l'ennui serait un substrat de l'absurde ? Ennui qui lamine l'effort et même la révolte jusqu'à une mort sans

lendemain. Le regard de l'homme saturé plutôt submergé rencontre alors l'image d'un monde sans espace intérieur pour l'accueillir, ici naît l'antinomie entre l'homme et son monde.

La négation et l'abstraction considérée comme un retrait du réel ou en soustraction sont là des moteurs de l'absurde.

L'abstraction, dès lors, se présente comme une démarche ontologique qui permet d'atteindre les formes supérieures de connaissance. Il a supprimé son amie Marie, la Maure par un geste absurde. Camus fut surtout, lui aussi, témoin de son temps refusant toute compromission. Il s'opposa à Jean-Paul Sartre figure emblématique de l'époque et dut se brouiller avec de vrais amis. D'après Herbert R. Lottman, son biographe le plus passionné, Camus n'appartenait à aucune famille politique, même s'il fut adhérent au parti communiste algérien pendant deux ans ! Camus est un *artiste*, il est libre, imprégné d'humanité, aux confins des ambivalences et des sentiments. N'est pas artiste qui veut ! D'où vient cette attitude grotesque et philanthropique du véritable artiste ? Celui qui a la chance de pouvoir exprimer avec un médium, la question qui ne peut être dite autrement qu'en fusion avec sa chair ? Derrière les trois archétypes de l'absurdité : le héros absurde, le suicidaire et le croyant, Camus entendait montrer que la révolte est le seul moyen de vivre sa vie dans un monde incohérent. Cette révolte est plus signifiante dans l'état de se révolter que dans les causes défendues en elles-mêmes. Camus propose donc une théorie de l'engagement passionné et conscient qui heureusement fut compatible avec le climat politique de son temps et pour lui.

Au plus profond de la déchéance humaine, au-delà de la révolte, dont l'être dit humain n'a même plus la force, il y a encore le choix de dire non à la vie. Je ne peux pas ne pas évoquer ici, les écrits de Robert Antelme sur son expérience des camps de concentration, anti chambres des camps d'extermination.

Face à l'absurdité de sa vie, le suicidaire qui ne voit plus aucun sens à sa vie peut imaginer un « grand saut », au même titre que le croyant, échappant pour toujours à l'absurdité de sa condition. Le croyant, quant à lui, se livre à une cause et ne se préoccupe pas de l'essence existentialiste qui ronge tant les humains qui y ont fait face, ayant perdu la lumière et se retrouvant seuls face à eux-mêmes.

Dans l'imaginaire occidental on a tendance à assimiler les hôpitaux psychiatriques en Russie aux camps des Goulag, cet organisme central gérant les camps de l'ex URSS, créé en 1934 lors de la réorganisation du Guépéou (police) et de son rattachement au NKVD (police politique) ! Le nombre de camps a varié, culminant en URSS à plusieurs milliers, regroupés en 476 complexes en 1953 ! Un grand nombre de camps se trouvaient dans les régions arctiques et subarctiques, comme les camps notoires de l'Oural septentrional : Vorkouta et le réseau du bassin de la Petchora, les îles Solovki en mer Blanche, et un grand nombre en Sibérie (notamment ceux de la Kolyma). Au total, probablement 10 à 18 millions de prisonniers séjournèrent dans les camps du Goulag et plusieurs millions furent exilés ou déportés dans diverses régions de l'Union soviétique.

Raccourci ravageur s'il en est, quand on connaît l'histoire de ces camps qui s'inscrit malgré tout, en faux, face au système médical en Russie dont Alexandre Pavlovitch Lobanov a bénéficié. Lobanov est né en août 1924 à Mologa a passé le plus clair de sa vie à Afonino, dans un paisible petit hôpital de campagne, ouvert sur la plaine russe où il a pu réaliser en toute sécurité, grâce au personnel, son œuvre magistrale. Je tiens à citer ici quelqu'un qui m'a beaucoup éclairée sur la vie de Lobanov, Elisabeth Anstett-Gessat qui était, en train d'achever son second ouvrage *Une Atlandide russe*<sup>1</sup>.

---

<http://lhomme.revues.org/index21237.html>

*Une Atlandide russe. Anthropologie de la mémoire en Russie post-soviétique*, Paris, La Découverte, 2007, 293 p., bibl. (« Recherches/Terrains anthropologiques »)

Elisabeth, que j'ai rencontrée alors que je suivais, en 2005 le séminaire de Sophie Coeuré à l'École Normale Supérieure de Paris, pour préparer le livre sur Aleksander Pavlovitch Lobanov et son œuvre, proposait dans son second ouvrage une étude de la région du lac de Rybinsk qui a justement recouvert Mologa, la ville natale de Lobanov qui a dû quitter les lieux après 1937 avec sa famille. Que signifiait, alors, pour les Lobanov, cette histoire des grands travaux commandités par Staline, dont nous ne connaissons pas encore la trajectoire sinon les approximations et les accommodements du Dr V. Gavrilov pour les besoins de sa cause ? D'après le livret médical, dont m'ont parlé les Docteur Mosin <sup>2</sup>, directeur de l'hôpital d'Afonino et son adjointe Larissa qui a vécu les dernières années de la vie de Lobanov à Afonino et qui est de ce fait, un témoin déterminant (j'ai enregistré son témoignage en novembre 2007 et janvier 2008) : A. P. Lobanov, habitant Mologa, serait bien devenu sourd et muet à la suite d'une méningite contractée avant l'âge de cinq ans, étape déterminante pour l'impression de l'appareil psychique. La famille aurait été ensuite forcée de déménager à Iaroslavl et Alexandre aurait été interné dès 1946, après le décès de son père qui travaillait dans une usine d'armement et vécu dès lors à Afonino où il mourut le 23 avril 2003 et non le jour de la naissance de Lénine (né à Simbirsk le 22 avril 1870 et décédé à Gorki- Léninskie le 21 janvier 1924) confusion imaginée par le savant docteur Gavrilov qui affirma en son temps que Lobanov était mort le jour de la naissance de Staline (né à Gori le 28 décembre 1878— et mort à Moscou le 5 mars 1953) ! La légende était close mais voilà ! Revenons à la réalité du *pauvre* Lobanov au sujet duquel on doit se battre pour que l'œuvre ne soit pas dispersée et copiée à tout vent... Pendant 20 ans il se révolta violemment dans un combat sans issue. Face à l'absurdité de la guerre, déraciné, abandonné, sourd, muet... Devant lui un gouffre sans fond. Il pouvait s'y laisser engloutir mais il a sauté ! Du saut des mystiques et des innocents. Après 20 ans de révoltes dans le silence de la communication, de guerre lasse, il se réfugia face à lui-même sur des feuilles de papier et dans divers travaux : une aide rémunérée avec Guennadi, le chauffeur de l'hôpital que Lobanov aidait avec deux autres patients dans ses démarches de manutention entre Iaroslavl et Afonino qui vivait en partie du sovkhosze voisin. Dès lors Lobanov peut se consacrer à son œuvre, reflet des images figées dans les magazines et sur les murs de l'hôpital. Une œuvre typique reflétant l'image d'une société non moins figée. Cette œuvre témoigne de son temps et ce témoignage en fait sa grandeur. L'Histoire et l'innocent se rencontrent dans la folie d'une époque qui perdure bien au-delà de la mort de Staline ! Lobanov a commencé à peindre et dessiner plus de 10 ans après la mort du *petit père du peuple* ! Elisabeth Gessat analyse parfaitement cette situation dans le film que nous avons réalisé en 2008 avec Pierre Alain Saguez, pratiquement sans matériel et sans argent, au moment où j'ai réalisé l'ampleur de l'imposture de INYE et du Dr Gavrilov, que je soupçonnais depuis quelques années déjà. D'où la violence des actes et des propos employés par V. Gavrilov à mon égard, me réduisant au silence, à la folie ou me menaçant de procès. Absurdité d'une situation, s'il en est. Le champ était libre aux prédateurs depuis 2003.

Comment oser s'emparer de l'œuvre du plus pauvre d'entre les pauvres, qui n'a reçu son passeport qu'en août 1999, après mon passage au Musée des Beaux-Arts de Iaroslavl en janvier 1999 et après que j'y fasse venir en juillet de la même année la SIPE (Société Internationale de Psychopathologie de l'Expression) pour un colloque en commun avec INYE (association qui n'avait aucune valeur juridique et qui avait été fondée en 1997 pour donner le change à des initiatives organisées par la ville de Kassel). Soustraire la vérité aux proches, à l'hôpital et à moi-même, sous prétexte de notre incapacité à comprendre ? Face à ces mensonges et à la falsification de documents que faire ? A l'analyse, la position du Dr Gavrilov qui n'a jamais été le médecin de Lobanov, comme il nous l'a fait croire pendant des années et encore moins professeur comme il le laissait entendre, son argumentation ne tient pas mais elle fait encore illusion, puisque je n'existe pas ! Je me suis battue comme une lionne, non pour subtiliser des œuvres comme il m'est reproché mais pour tenter de faire contre poids dans un combat inégal. Mon combat confine à l'absurdité, je suis face à un mur de bêtise, face à l'imposture de prédateurs dont le premier n'a pas été Vladimir Gavrilov mais un

malheureux français que j'ai amené en 2000. J'ai été obligée de sortir des clous et il est désormais facile de m'attaquer si mon entourage est de mauvaise foi ou paresseux. Je suis isolée et je ne peux compter que sur des aides ponctuelles d'amis que j'estime cependant mais qui n'ont que peu ou pas d'intérêt pour cette affaire.

Pour moi, Lobanov est une figure magistrale, emblématique de l'art psychopathologique qui se joue naturellement de tout système et donne à voir. Nous devons le soustraire au marché de l'art qui s'en est emparé et faire porter l'attention de nos concitoyens sur l'intelligence et le dévouement nécessaires à ce type de pathologies. Ce qui fut fait naturellement et sans formation préalable par le personnel d'Afonino, pendant des années. Faciliter les recherches qui intégreront la folie dans la vie civile. Le *fou* affole dès qu'il est déstabilisé. Si l'œuvre de Lobanov est un miroir tendu à l'URSS, elle n'en n'est pas moins un pied de nez, une pirouette dans le cirque de la bestialité humaine ! Lobanov, dans son univers confiné et protégé d'Afonino a construit son œuvre et en bon existentialiste, s'est fait en la faisant et ce, malgré l'adversité et l'abandon familial qui ne pouvait supporter ni la violence du fils en révolte, ni la folie qui l'a précédée ou l'a accompagnée toute sa vie. Sa reconnaissance plus que tardive l'a exposé aux mensonges et délires des prédateurs de tous poils qui l'ont jeté en pâture aux corbeaux. Si l'homme devait être protégé, l'œuvre au sein de l'Art Contemporain doit aussi avoir une place à part.

Le secret est bien gardé, aujourd'hui sous l'égide du silence considéré d'or, afin de mieux cacher encore, sous des allures philanthropiques, le plus sordide des marchés qui se nourrit de l'extrême pauvreté puisqu'ils puisent dans les travaux exceptionnels rescapés de la maladie mentale. La situation est dérisoire voire grotesque, mais s'ajoute au chaos de cette terra incognita d'où tout peut germer puisque je me plais à y croire. *Au commencement était le verbe et le verbe était Dieu*, commencement considérant la conscience humaine, bien sûr. Dans ce contexte, le silence de l'un qui est de l'ordre du verbe créateur s'oppose au néant des autres qui ne pensent qu'à dérober le verbe ! Le travail en négatif de Lobanov parle de dérision et de vie. Sans queue ni tête, le tragique est revêtu d'une légère couche de comique où l'humour prend place. Lobanov brandit le silence comme une arme, développant dans le même temps la vue et le toucher.

Comment un Lobanov, héros absurde fait face à sa vie ? L'apprécie-t-il ? Pourquoi recherche-t-il inlassablement la même jouissance, répétition du connu-inconnu. Les mêmes thèmes sont déclinés pendant plus de 30 ans ? Quelle conscience en avait-il ? Le *schizophrène*, dans son morcèlement interne agence au petit bonheur la chance, par chance, touche après touche, éléments après éléments de même pour les ingrédients utilisés. A moins que ces agencements ne reposent sur une logique qui lui échappe et nous dépasse encore ; celle des connexions neuronales réorganisées autrement, aléatoirement. Le sourire naît de cette absurdité et du sourire naît une création. Lobanov se concentre et jouit de ses *dessins coloriés*. Lobanov ne peut pas l'expliquer comme le petit enfant détourné du monde par sa surdité-mutité, mais dorénavant son œuvre est aussi sa « béquille » acceptée et encouragée pour sa communication avec l'entourage.

Il présente au monde sa vie intérieure brute et raffinée. Un face à face à la réalité des images figées que son environnement lui offre. Ce bric-à-brac impossible qui prend du sens par à-coups au coup par coup au grès des incidences et des sauts de la conscience et des regards. Lobanov se cantonne, s'agrippe à l'image de ses pères auxquels il finit par s'identifier. *Deus ex machina*, il brandit son fusil, ses fusils objets hétéroclites porteurs de tous les fantasmes et désillusions. Les sens sont tétanisés.

Grâce à la logique désarticulée, l'*absurde* infiltre tous les champs des possibles permettant une nouvelle organisation du monde. En période de transition, il surgit, déstabilisant le sens. Le sens d'hier devient masques et se morcelle. Derrière ces masques se cache la nouvelle réalité si fragile qu'elle n'ose se montrer. Le monde sens dessus dessous permet toutes les nouvelles combinaisons. Les passions sont dès lors exacerbées, la jalousie détecte la vie et veut l'anéantir, mais en vain. Il faut cacher et se cacher. Cacher la seule chose digne d'intérêt : la vie, de même que Meursault retrouve la sérénité dans la nuit de sa mort, Lobanov m'a touchée au-delà des frontières et des discordances. Il y a des langues autres qui parlent en couleurs et en formes.

Il y a ceux qui fabriquent du non-sens pour ne pas sombrer avec l'angoisse trop souvent mortifère. Un Lobanov a dépassé le désespoir et il joue du sens à loisir. En ce sens, c'est une folie qui n'en n'est plus : Une forme supérieure de connaissance. Celle qui laisse exister l'autre tel qu'il est au gré de son expression.

Comment faire taire ceux qui s'insurgent pour faire reconnaître la vérité des faits ? *Même les pierres crieront*. Dans les années 1990, l'ombre des camps planait et en 2008 à Rybinsk, où j'ai été à la recherche de Lobanov, on ne pouvait toujours pas dire qu'elle s'était évanouie. Les mécanismes qui préludent à la terreur sont là en permanence au cœur des hommes qui s'imaginent détenir un pouvoir si petit soit-il.

Est-ce à dire que naturellement l'être humain aurait une pensée totalitaire et que seule une éducation ouverte sur l'autre pourrait l'entraver ? Que tout système qui ne tiendrait pas compte de la nature humaine dans sa globalité, à savoir sa liberté au sens le plus fondamental serait à court terme voué à l'échec ?

Le comble de l'absurdité c'est quand on est obligé de se mettre hors la loi, de se mettre en danger pour ébranler le socle des certitudes du système dépassé et donc mortifère pour essayer de se faire entendre. De la folie pure ! Face à l'ultime adversité, deux attitudes sont possibles, le combat pour la reconnaissance :

« L'histoire de chacun, écrit Robert Antelme, se fait à travers le besoin d'être reconnu sans limite (...). Reconnaître autrui est le souverain bien, et non un pis-aller. La philosophie, la littérature universelle (et j'ajouterai les arts plastiques et autres) sont en partie le spectre de ce mouvement de reconnaissance. » C'est, selon l'expression de Maurice Blanchot, ce qu'il y a d'« indestructible » dans l'énoncé majeur de l'espèce humaine. « Les SS qui nous confondent ne peuvent pas nous amener à nous confondre. (...) L'homme des camps n'est pas l'abolition des différences. Il est au contraire leur réalisation effective. »

ou l'abandon total à l'image de la statuaire sumérienne avec ses grands yeux ouverts et abandonnés à l'infini de la création.

**En 2013, Vivons Heureux, comme le serpent caché sous les palmiers d'eau !**

